

Des proses et des femmes au Québec des origines à 1970

Aurélien Boivin

Numéro 47, octobre 1982

Femmes et écritures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56941ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (1982). Des proses et des femmes au Québec des origines à 1970. *Québec français*, (47), 22–25.

DES PROSES ET DES FEMMES au Québec

des origines à 1970

Traditionnellement reléguée au second plan dans un vaste pays dominé par l'homme, seul dispensateur de vérité, à ce qu'il semble, la femme québécoise a dû lutter pour gagner la place qu'on lui connaît et qu'elle mérite depuis que Gabrielle Roy a attiré l'attention du monde entier en méritant le prix Femina (1948) avec *Bonheur d'occasion*, un roman publié à Montréal trois ans plus tôt, et depuis que Marie-Claire Blais a prouvé la qualité de l'écriture et la richesse de l'imaginaire de la femme d'ici, en devenant la première, dans toute l'histoire du Québec, à remporter le prix Médicis avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, en 1966. Sans parler d'Anne Hébert dont le *Kamouraska* lui vaut le prix des Libraires de France, en 1971, ni d'Antonine Maillet, cette Acadienne devenue quelque peu Québécoise, lauréate du prestigieux prix Goncourt, en 1979, pour son roman *Pélagie-la-Charrette*. Que de chemin parcouru depuis la mystique Marie de l'Incarnation, qui dit déjà, à sa façon, la lutte de la femme et la difficulté d'être femme dans un monde d'hommes, jusqu'au féminisme militant de Denise Boucher qui, dans *les Fées ont soif* (1979), donne la parole aux femmes, même à celles qui sont socialement défavorisées, pour mieux dénoncer l'aliénation dont elles sont victimes et l'imagerie ridicule à laquelle la femme ici (comme ailleurs) a trop longtemps été associée!

Premières tentatives

Tenter de refaire l'histoire littéraire du Québec en insistant sur l'apport des femmes n'est pas chose facile. Surtout que les historiens de la littérature et les auteurs de manuels — des hommes, bien sûr — ont rapidement abordé la question (souvent en un ramassis de lieux communs et en un seul chapitre — le plus court), quand ils ne l'ont tout

aurélien boivin

simplement pas escamotée complètement. Il faut dire que, avant 1800, les écrivaines sont rares. De fait, comme le confirme la bibliographie du tome I du *Dictionnaire des œuvres littéraires du*



Québec, trois femmes seulement ont osé écrire avant 1800: Marie de l'Incarnation, Marie Morin et Élisabeth Bégon. La première, fondatrice des Ursulines à Québec, s'est adonnée à l'écriture pour rendre témoignage, à la demande de Jésuites influents, de la présence de Dieu dans sa vie et de son ascension mystique. En rédigeant la «Relation» de 1654, son œuvre capitale et l'une des pièces maîtresses de la littérature mystique chrétienne, ainsi que tous ses autres récits, l'Ursuline n'a jamais songé à la publication. Pas plus que sœur Marie Morin qui entreprend en 1697, à la demande de plusieurs religieuses de France, la rédaction des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal*, dans le but de procurer à ses consœurs un sujet d'édification, ni madame Bégon, née au pays, comme sœur Morin, qui a laissé une riche et abondante correspondance adressée à son gendre, Honoré-Michel de

Villebois de La Rouvillière, son «cher fils», pour qui l'épistolière, surnommée la Madame de Sévigny des lettres canadiennes, éprouve une véritable passion qu'elle doit refouler.

Un lent cheminement

Car, il est des choses qui ne se disent pas et, par surcroît si on est femme, dans une société soumise à l'emprise du clergé et du pouvoir mâle. Félicité Angers, qui se cache sous le pseudonyme de Laure Conan, l'a appris à ses dépens et a rapidement été mise au pas par l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui lui conseille, dans la préface de *Angéline de Montbrun* (1884), de se consacrer au roman historique, sans doute plus édifiant. Première écrivaine véritable à publier au Québec des œuvres d'imagination, la jeune fille originaire de La Malbaie a voulu, tout en masquant la réalité, revivre, selon la thèse de Roger Le Moine, ses amours avec Pierre-Alexis Tremblay. C'est probablement pour détourner l'attention du lecteur, préoccupé par les amours illicites de Monsieur de Montbrun et d'Angéline, que le censeur Casgrain écrit, sans sourire: «Après l'avoir lue [*Angéline de Montbrun*], on est touché, attendri, édifié; on se croit plus loin de soi-même et plus près de Dieu, on se retrouve meilleur [...]. En un mot, c'est un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clarté et les vêtements tout imprégnés d'encens¹.» Elle se tourne, effectivement, vers le roman historique et publie *À l'œuvre et à l'épreuve* (1891), *l'Oublié* (1900) et *l'Obscure Souffrance* (1919). Mais que ses héros se nomment Montbrun, Maurice, Douglas ou Charles Garnier, en présence des femmes Angéline de Montbrun, Gisèle Méliand, Thérèse Raynol, ils représentent le père et

son substitut, c'est-à-dire Élie Angers et Pierre-Alexis Tremblay. De fait, c'est seulement dans *la Sève immortelle* (1925), une œuvre posthume, que la romancière s'éloigne de l'intrigue imaginée dès *Un amour vrai* (1879).

Laure Conan est la première à écrire un roman psychologique en s'inspirant de son drame personnel. L'autre romancière du siècle, Adèle Bibaud, qui utilise aussi un nom d'emprunt (Élèda Gonneville) quand elle publie *Trois ans au Canada* (1887), un roman historique, et « l'Enfant perdue » (1881-1882), un roman d'aventures, néglige la réalité et verse dans le mélodrame et dans le roman rose.

D'autres femmes sont toutefois attirées par l'écriture, à la suite des succès obtenus par Laure Conan. Si plusieurs se contentent de faire parvenir aux journaux quelques poèmes, certaines tentent de faire carrière dans le journalisme et n'ont d'autre choix que de se cacher sous un pseudonyme. C'est Françoise d'abord, née Robertine Barry, qui, dès septembre 1891, publie dans *la Patrie* la première d'une série de chroniques qu'elle réunira plus tard sous le titre *Chroniques du lundi*. Elle est aussitôt imitée par d'autres femmes qui, comme elle, ont choisi de travailler à l'épanouissement de la femme au foyer et à l'amélioration de sa condition: Josephite (ou Josette) (née Joséphine Marchand), Madeleine (née Anne-Marie Gleason), Gaëtane de Montreuil (née Georgina Bélanger), Fadette (née Henriette Dessaulles), Colombine (née Éva Circé), Colette (née Édouardine Lesage), Ginevra (née Georgiana Lefavre), Marjolaine (née Justa Leclerc), Michèle Le Normand (née Marie-Antoinette Tardif) qui, tout au long de leur carrière de journalistes, dans la page féminine en particulier, n'ont jamais cessé de multiplier les conseils aux femmes, leurs lectrices assidues et de revendiquer pour elles un meilleur sort, l'accès aux études supérieures et universitaires, aux professions libérales, un travail rémunérateur, hors du foyer, le droit de vote... En 1921, dans une conférence enflammée sur la solidarité féminine prononcée devant les membres de la Fédération nationale de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, Madeleine dresse le bilan de l'évolution de la femme québécoise. Après avoir constaté que la guerre 1914-1918 a consacré l'émancipation de la femme — émancipation qui sera davantage accentuée lors du deuxième conflit mondial — la conférencière reproche aux femmes d'ici d'être des esclaves qui aiment leurs chaînes. Elle les incite à se débarrasser de leur prétendue infériorité intellectuelle et morale en se joignant au mouvement de solidarité en voie de

création et à faire connaître leur point de vue sur différents sujets de l'actualité. L'appel mettra du temps à être entendu.

Vers une prise de la parole

Seule une petite minorité de femmes journalistes semblent croire qu'il est possible de modifier les règles du jeu par l'écriture. Jusqu'en 1930, la littérature est encore le privilège de l'homme. Les femmes qui écrivent se contentent de publier, le plus souvent dans la page féminine, des chroniques, des billets, des contes, des poèmes et quelques pièces de théâtre. Les concours de contes lancés par le journal *la Patrie* en 1900 permettent à plusieurs femmes de s'adonner, pour la première fois, à l'écriture. Pourtant, par son rôle d'éducatrice au foyer, la femme était particulièrement bien placée pour mettre à l'écrit, à la manière de Marius Barbeau, les contes qu'elle racontait à ses enfants. Quelques femmes s'y risquent, en 1920, en fondant *l'Oiseau bleu*: Marie-Rose Turcot, Madame Conrad Bastien, Marie-Claire Daveluy, Michèle Le Normand, Blanche Lamontagne, également connue comme poétesse, Jeanne Pelletier,

et deviennent en peu de temps des auteurs populaires auprès des jeunes et des moins jeunes. On crée même des collections pour la diffusion de ces contes, véritables rampes de lancement pour la femme écrivain. C'est ainsi, par exemple, que, contrairement au XIX^e siècle où l'on compte tout au plus une dizaine de conteuses, la période de 1900 à 1940, représente, pour la femme et le... conte, un véritable âge d'or. Anne Hébert ne procédera pas autrement: elle publie quelques contes et nouvelles dans *le Canada français*, à la fin des années 30, avant d'aborder pour de bon la littérature en 1942, avec *les Songes en équilibre* et, en 1949, avec la publication du *Torrent*, un recueil de nouvelles.

D'autres femmes, qui ont le souffle plus long, abordent le roman, telles madame Alcide Lacerte (née Emma-Adèle Bourgeois), auteur d'une dizaine de romans d'amour et d'aventures qui, entre 1921 et 1933, ont obtenu beaucoup de succès auprès d'un public en majorité féminin, « captivité qu'il était par le caractère mystérieux, mouvementé et romanesque » des aventures narrées à la troisième personne. Marie-Rose Turcot, qui a privilégié le conte (elle a publié trois recueils), s'est intéressée elle aussi



Madeline du journal *la Patrie*
Colombine du journal *le Pionnier*
Gaëtane de Montreuil du journal *la Presse*

(photo: courtoisie D.O.L.Q.)

aux romans d'amour et de mœurs bourgeoises. Fait intéressant cependant dans *Un de Jasper* (1933), second roman de cet auteur: un homme sacrifie une carrière politique fort prometteuse pour conserver l'amour de sa femme. Tous ces romans ont un point en commun: ils sont d'une moralité irréprochable, s'ils n'ont guère d'originalité.



Jovette Bernier (photo: courtoisie D.O.L.Q.)

L'écriture et la morale

Car il faut que la morale soit respectée. Quand Jovette Bernier publie *la Chair décevante* en 1931, elle est vite clouée au pilori pour avoir osé défendre « l'amour libre » et se porter à la défense d'une mère célibataire qui refuse d'abandonner son enfant. Roman immoral, soutiennent les critiques, voire scabreux, d'où se dégagent, selon le pontife Jean Bruchési, « des odeurs de bois pourri² ». Pourtant, Jovette Bernier a simplement voulu dénoncer, sans colère ni acrimonie, la solitude de la femme abandonnée par son amant, le sort misérable de la mère célibataire, son incapacité à vivre dans un monde qui la montre du doigt et l'exploite. Didi Lanteigne, son héroïne, mourra à l'asile, incapable de crier sa révolte. Cri que lance, dans son recueil de poésie *Chaque heure à son visage* (1934), Medjé Vézina, qui introduit la révolte dans l'expression même du désir amoureux du poète. Elle ne craint pas d'écrire: « Je veux briser la forme étroite de ma vie/Où mon âme s'attriste, inassouvie » et elle s'indigne de souffrir car la douleur, longtemps privilégiée dans une certaine littérature et acceptée par les « mater dolorosa », est, pour elle, « absurde impudence ». Elle va même oser rechercher et connaître une « volupté dénuée de tout remords ». Poésie trop



Medjé Vézina (photo: courtoisie D.O.L.Q.)

sensuelle, clamera la critique, et Medjé Vézina se tut... jusqu'à sa mort, en 1981. Tout comme Françoise (Robertine Barry), une conteuse de grand talent, vilipendée par Tardivel qui lui reproche la part accordée aux superstitions dans son recueil, son naturalisme et, surtout, son inspiration si peu religieuse³. Françoise, seule conteuse à publier un recueil au cours du siècle dernier, avec madame Dandurand (née Joséphine Marchand), a beau répliquer en se défendant bien d'avoir lu Rousseau, Tardivel l'accuse d'avoir « une fâcheuse tournure d'esprit ». Madame Dandurand, sa collègue, prend sa défense, avec Louis Fréchette, le libéral, et Tardivel se tait. Tout comme Françoise qui renonce au conte! Et que dire de la critique mesquine de Jules-Ernest Larivière à l'endroit de *Dans les ombres* (1930), roman d'Éva Senécal! Il en dénonce l'immoralité et affirme même qu'il ne s'est pas « écrit chez nous un seul volume où l'appel de la volupté ait été chanté avec semblable crudité⁴ ». Il s'étonne qu'un tel roman reçut le prix Levesque. L'éditeur, Albert Levesque, vient à la rescousse de la romancière et soumet l'œuvre à l'arbitrage du père Marc-Antonin Lamarche qui donne raison à la romancière. Larivière continua à pratiquer la critique dans les pages de *Mon Magazine*, entre autres, et Éva Senécal renonça à l'écriture, après la parution d'un second roman, *Mon Jacques* (1933), pourtant un des meilleurs de l'époque. C'est ainsi que l'on écarte les femmes de lettres, en route vers l'émancipation, trop influentes auprès de leurs lectrices. Même l'abbé Bethléem, l'auteur de *Romans à lire et à proscrire*, est mis à contribution. Jovette Bernier peut se vanter (!) d'avoir été la seule romancière québécoise à s'être attirée les foudres du grand censeur dont le jugement est sans appel: *la Chair décevante* est tout « empreint de langage et de sensualité. Et lorsqu'il est

question d'amour [...], on n'y fait aucune distinction entre l'amour coupable, l'amour permis et l'amour chargé de devoirs⁵. » La critique louange les œuvres dans lesquelles la morale est sauve, celles de Madame Lacerte, de Mme Croft, de Laure Berthiaume-Denault... et les œuvres de la littérature de jeunesse qui naissent à cette époque sous la plume de Marie-Claire Daveluy et de Maxine (née Marie-Caroline Bouchette), et dans lesquelles la femme, épouse et mère chrétienne, est généralement résignée à son sort: sauvegarder la mission de la race canadienne-française.

Une rapide transformation

Si la Deuxième Guerre mondiale a modifié l'image du Québec, de plus en plus urbain et industrialisé, elle a encore permis à la femme québécoise, qui a enfin accès au marché du travail, d'acquiescer une plus grande autonomie et d'obtenir sa véritable émancipation. Gabrielle Roy semble avoir saisi cette évolution en mettant en scène Florentine Lacasse dans son célèbre *Bonheur d'occasion* (1945). Cette jeune serveuse de restaurant, issue d'une famille pauvre d'un quartier défavorisé de la Métropole, Saint-Henri, rêve de sortir de la misère, lot de sa mère, en épousant un garçon appartenant à une autre classe sociale. Trompée par Jean Levesque, et dans son être et dans son corps, elle se rabat, enceinte, sur Emmanuel qu'elle n'aime pas, mais qui lui procurera un certain confort que sa mère a vainement cherché auprès d'Azarius, le rêveur. Contrairement à Angéline, la promise du Survenant dans le roman du même titre de Germaine Guèvremont, qui pleure son sort après le départ du « grand Dieu des routes », passé en coup de vent, au Chenail-du-Moine, Florentine résiste et s'accroche à Emmanuel, son salut, son « bonheur d'occasion ». Les deux héroïnes toutefois, sont sensuelles et, ainsi, refusent le rôle littéraire et traditionnel de la femme.

Toute la thématique de la littérature féminine se trouvent alors profondément modifiée. La femme refuse son rôle de procréatrice et revendique ouvertement le droit de créer, de décider, elle-même, de son orientation, de sa vie. Catherine, l'héroïne des *Chambres de bois*, issue d'un milieu ouvrier, rêve de fuir cette ville « de hauts-fourneaux », qui se dresse dans le ciel, jour et nuit, pour cracher feu et suie, ville dans laquelle il ne semble guère y avoir de place pour la femme. Au lieu d'habiter avec Michel, son jeune seigneur, un château non loin de la ville, elle va vivre à Paris, dans un appartement aux pièces fermées où elle connaît le désenchantement. Elle quittera son mari pour recommencer une nouvelle vie

avec Bruno, à la lumière du grand jour. Car la femme, chez Anne Hébert, qui a atteint « l'âge de la parole », est capable de révolte jusqu'à se détruire, comme le fait Élisabeth dans *Kamouraska*.

Les héroïnes des deux romans de Diane Giguère s'auto-détruisent elles aussi après avoir connu des aventures décevantes avec des hommes plus âgés. Les œuvres deviennent de plus en plus intérieures, de plus en plus autobiographiques. Madeleine Grandbois a beau se cacher sous les traits de deux conteurs, dans *Maria de l'Hospice*, un recueil de nouvelles, elle ne leurre personne. Le recours au narrateur « je » est de plus en plus fréquent car l'écrivaine puise en elle-même son inspiration, dit ses difficultés d'être, se met à nu, telle Claire Martin, par exemple, Louise Maheux-Forcier, Hélène Ouvrard, Yvette Naubert, Michèle Mailhot: la femme narratrice se cherche et cherche à se définir, elle veut exister, réellement, comme Pauline Archange, qui rêve de sortir du récit. Elle entend suivre jusqu'au bout sa démarche de femme, l'appel de ses désirs et de sa vérité, participer elle-même à la transformation de la littérature et de la société dont elle condamne l'immobilisme et les tabous. Peu importe la morale! Elle est même prête à se passer de la présence de l'homme, à écarter l'homme, pour atteindre, telles les héroïnes de Louise Maheux-Forcier, par exemple, sa plénitude de femme. D'autres héroïnes optent tout simplement pour la solitude voire le suicide et le silence. Ultime réponse à leur questionnement.

Une dominante: l'homme, faible et la femme, seule

Une dominante dans les romans féminins depuis 1960: la difficulté des relations entre la mère et son fils adolescent, entre l'homme et la femme. Dans *Tête blanche* de Marie-Claire Blais, l'amour est presque synonyme de haine, alors que dans *les Enfants qui s'aiment*, Claire France avait mis en scène un héros, André, presque heureux mais d'une santé délicate, qui réussit à troubler la femme. Patrice, dans *la Belle Bête*, est idiot et enlaidi. Il se retrouve à l'asile et se noie après que sa sœur ait brûlé terres et récoltes, et se soit jetée sous un train. Sa relation avec sa mère et sa sœur est teintée d'inceste. L'adolescent a grandi dans *les Hauts Cris* de Suzanne Paradis mais il ne parvient pas à entretenir une véritable relation avec sa femme, empêché qu'il en est par sa mère, qui le soustrait au bonheur auquel il est pourtant promis avec sa femme Marie-Andrée. Les deux autres femmes meurent comme les enfants: Doris, la mère, se suicide et Lucie, la sœur de

Marie-Andrée, meurt en couches. Quant à Marie-Andrée, elle sombre dans la folie parce que son mari n'a pas su la comprendre ni la protéger. Pas plus que Michel, dans *les Chambres de bois*, tant sa relation avec Lia, sa sœur, l'a éloigné de sa femme Catherine, déçue et meurtrie dans tout son être au point qu'elle frôle la mort. Dans l'espoir d'une nouvelle vie et de quelques moments de plaisir, elle part avec Bruno. Moreuil, dans *le Temps des jeux* de Diane Giguère, est d'une médiocrité méprisante, d'un bout à l'autre du roman. D'autres sont ennuyeux ou d'une faiblesse accablante, tel Azarius, l'époux de Rose-Anna dans *Bonheur d'occasion*. Point étonnant que Luzina, perdue dans les solitudes du Nord, prenne toute la place dans *la Petite Poule d'eau*. L'homme est presque complètement absent. Il l'est, dans les romans de Louise Maheux-Forcier, car la femme, qui s'est affranchie de la religion, n'est plus tenue au devoir conjugal. Elle ne se contente plus de rêver.

La femme, on le voit, se retrouve souvent seule dans les romans féminins parce que l'homme, médiocre compagnon, se révèle un piètre amant. Les survenants, hommes virils et forts et robustes, comme celui qu'a imaginé Germaine Guèvremont, sont rares. Bien plus, depuis le début de la révolution

tranquille, le rôle de l'homme, dans les romans féminins, a considérablement diminué. La femme n'est-elle pas pleinement consciente de son propre rôle? En tout cas, elle a appris à l'analyser et à s'analyser. À se libérer aussi.

Il reste bien des choses à dire sur la littérature écrite par les femmes, sur la poésie et le théâtre en particulier. Et sur nombre d'autres femmes qui ont privilégié l'écriture. Il faut d'ailleurs espérer que soit entrepris, dans un avenir prochain, l'inventaire de la littérature écrite par des femmes au Québec.

¹ Henri-Raymond CASGRAIN, Préface à *Angéline de Montbrun*, Québec, Imprimerie J.-A. Langlois, 1886, p. 8.

² Jean BRUCHÉSI, « Dans le monde des lettres. Trois romans », *la Revue moderne*, février 1932, p. 16-17. On consultera la réédition du roman paru dans la collection « Bibliothèque québécoise » chez Fides en 1982 et préparé par Roger Chamberland.

³ On consultera le tome I du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 270, pour cette polémique.

⁴ Jules-Ernest LARIVIÈRE, *Mon Magazine*, septembre 1931, p. 5; octobre 1931, p. 10, et novembre 1931, p. 34.

⁵ Louis BETHLÉEM, « Un roman du Canada. *La Chair décevante* [...] », *le Bien public*, 2 juillet 1932, p. 1.

